

ЭДВАРД БУЛЬВЕР-ЛИТТОН

LA RACE FUTURE

Эдвард Джордж Бульвер-Литтон
La race future

http://www.litres.ru/pages/biblio_book/?art=35009009

La race future:

Содержание

| | |
|-----------------------------------|----|
| PRÉFACE | 4 |
| I | 11 |
| II | 15 |
| III | 19 |
| IV | 22 |
| V | 24 |
| VI | 37 |
| VII | 39 |
| VIII | 49 |
| IX | 51 |
| Конец ознакомительного фрагмента. | 60 |

Edward Bulwer Lytton

La race future

PRÉFACE

Le livre que nous avons sous les yeux est bien un roman, mais ce n'est pas un roman comme les autres, car l'auteur s'est proposé de nous raconter non ce qui aurait pu arriver hier, ou autrefois, mais ce qui pourrait bien arriver dans quelques siècles. Les mœurs qu'il dépeint ne sont pas les nôtres, ni celles de nos ancêtres, mais celles de nos descendants. Il imagine bien une petite fable à la Jules Verne, et feint de supposer que la «Race future» existe dès maintenant sous terre et n'attend, pour paraître à la lumière du soleil et pour nous exterminer, que l'heure où elle trouvera son habitation actuelle trop étroite. Mais cet artifice de narration ne trompe personne, et il est évident que Bulwer Lytton a voulu nous donner une idée de la façon de vivre et de penser de nos arrière-neveux.

C'est là une ambition légitime, quoique l'entreprise soit singulièrement hardie. Il est permis de chercher à deviner ce que l'avenir réserve à notre espèce. On connaît le chemin qu'elle a parcouru; on peut dire où elle va. Sans doute on risque fort de se tromper, mais un romancier ne répond pas de l'exactitude de ses tableaux et de ses récits; on ne lui demande qu'un peu

de vraisemblance. Quelquefois même on est moins exigeant et l'on se contente d'être amusé. *Les Voyages de Gulliver* manquent absolument de vraisemblance, ce qui ne les empêche pas d'être un chef-d'œuvre souvent imité, jamais égalé. Il est vrai que les fictions de Swift ne sont que des vérités déguisées et grossies, et qu'il a écrit sous une forme divertissante la plus amère satire qu'on ait jamais faite d'un peuple, d'un siècle, et même du genre humain.

L'auteur de la «Race future» a dû penser à son illustre devancier, car son héros est, chez les hommes du vingt-cinquième ou du trentième siècle, ce que Gulliver lui-même est chez les chevaux du pays des Houyhnmms, le représentant d'une civilisation inférieure, un barbare ignorant et corrompu en excursion chez les sages. Il y a seulement cette différence que les chevaux de Swift ne sont que vertueux et heureux, tandis que les «Vril-ya» de Bulwer sont, en outre, fort savants. La vertu et le bonheur ne nous donneraient plus l'idée d'une supériorité complète si l'on n'y joignait une grande puissance industrielle fondée sur une connaissance approfondie des secrets de la nature. Le monde a marché, depuis le temps de la reine Anne, et on ne se moque plus des émules de Newton; c'est au contraire sur eux que l'on compte pour changer la face des choses.

Mais il est bien malaisé d'imaginer des hommes infiniment plus savants que nous: les grandes découvertes ne se devinent qu'à moitié. Il est, au contraire, facile d'imaginer des hommes meilleurs que nous; les modèles abondent sous nos yeux, et

le peintre de l'idéal trouve dans la réalité tous les éléments du tableau qu'il veut tracer. Quand Bulwer suppose que nos descendants seront maîtres d'un agent infiniment plus subtil et plus fort que l'électricité, et qu'ils auront perfectionné l'art de construire des automates jusqu'à peupler leurs habitations de domestiques en métal, on est tenté de le trouver bien téméraire. Mais quand il nous montre une société où la guerre est inconnue, où personne n'est pauvre, ni avide de richesses, ni ambitieux, où l'on ne sait ce que c'est qu'un malfaiteur, nous demeurons tous d'accord que c'est là une société parfaite. Malheureusement l'auteur ne prouve pas que les merveilleux progrès scientifiques qu'il est permis d'espérer doivent avoir pour conséquence un progrès non moins admirable de la moralité humaine, ni que les hommes soient assurés de devenir plus raisonnables que nous quand ils seront devenus bien plus savants.

Comme un roman n'est pas une démonstration, l'auteur n'était pas obligé de nous persuader que les choses se passeront exactement comme il l'admet. Il aurait d'ailleurs pu répondre que l'humanité est libre et qu'elle fera peut-être de sa liberté un excellent usage. Il n'affirme pas qu'elle sera un jour aussi raisonnable qu'il dépeint les Vrilya: mais cela dépend d'elle, et il appartient aux philosophes de bien tracer le tableau d'une idéale félicité pour l'encourager à marcher d'un pas plus rapide dans la voie qui y conduit.

Assurément Bulwer a voulu nous représenter un état de civilisation où les hommes jouiraient de la plus grande somme

de bonheur que comporte leur condition mortelle; il a voulu aussi nous apprendre quelles sont les conditions de cet état supérieur, sur quelles institutions et sur quelles croyances doit être fondée la cité de ses rêves. Il a écrit son Utopie, comme tant d'autres, comme Platon, comme Thomas Morus, comme Fénelon, comme Fourier. Il n'a pas non plus échappé aux pièges où sont tombés ses devanciers. Il n'accomplit que la moitié de sa tâche, et nous donne bien l'idée d'une humanité parfaitement sage, mais non d'une humanité parfaitement heureuse.

Les Vrilya ont peu de besoins, et la satisfaction de leurs besoins leur coûte peu d'efforts; l'outillage de l'industrie est si perfectionné, que le travail est réservé aux seuls enfants. Les adultes n'ont rien à faire, pas de luttes à soutenir, pas de dangers à éviter. Ils se promènent; ils causent; ils se réunissent dans des festins où règne la sobriété; ils entendent de la musique et respirent des parfums. Comme ils doivent s'ennuyer! Ils n'ont ni les émotions de la guerre, ni les plaisirs de la chasse, car ils sont trop doux pour s'amuser à tuer des bêtes inoffensives. Ceux d'entre eux qui ont l'esprit aventureux peuvent fonder des colonies, mais ils ne courent aucun risque, et, d'ailleurs, la place finira par leur manquer. Ou bien ils s'appliquent à inventer des machines nouvelles et à faire avancer la science, ce qui ne doit pas être à la portée de tout le monde, dans une civilisation déjà si savante et si bien outillée. Ils n'ont même pas une littérature très florissante et sont obligés de relire les anciens auteurs pour y trouver la peinture des passions dont ils sont exempts, des conflits

qui ne sont plus de leur siècle. Cette tranquillité d'âme se reflète sur leur visage qui a quelque chose d'auguste et de surhumain, comme le visage des dieux antiques; ce sont des hommes de marbre. Ils ne vivent pas.

Des hommes médiocres ont pu décrire l'enfer d'une manière saisissante; le génie même est impuissant à donner une idée du paradis, qu'on le place sur cette terre ou dans une autre vie. C'est que le bonheur suppose l'effort et la lutte: or il n'y a pas d'effort sans obstacle, de lutte sans adversaire. Nous ne pouvons pas, tels que nous sommes, imaginer la félicité dans le repos perpétuel, sans combat et sans risque, c'est-à-dire sans le mal. Une société pourvue d'institutions et de mœurs idéales, supprimant ou réduisant à l'extrême le risque et le mal, assurerait à ses membres un bonheur que notre raison peut à la rigueur concevoir, mais qui échappe complètement à notre imagination. Supprimez par la pensée le chien, le loup et le boucher; supposez un printemps perpétuel et des prés toujours verts sous un soleil toujours modéré: les moutons ne nous ferons pas encore envie. Or on a beau faire: il y a toujours dans le paradis un peu de moutonnerie, même quand on y met beaucoup de musique, beaucoup de parfums, et toutes les merveilles de la mécanique.

Parfois, quand nous sommes fatigués, quand nous sommes indignés, quand nous sommes découragés, nous rêvons un monde meilleur, où le travail soit facile, où l'on n'éprouve point de désir qui ne soit satisfait, et d'où l'injustice soit rigoureusement bannie. C'est ainsi que le matelot, las d'être ballotté par les vagues, rêve

les loisirs et la sécurité de la terre ferme; mais dès qu'il se sera refait, il voudra de nouveau s'embarquer: le danger et la peine l'attirent bien vite; s'il se résigne à ne plus quitter le sol, c'est qu'il est vieux et usé. Quand les années l'attacheront au rivage, il enviera le sort de ses enfants; il enviera leurs souffrances et leurs périls, leurs courtes joies et leurs longs labeurs. Il rêvera encore, mais avec tristesse, avec de poignants regrets: il rêvera au temps où il hasardait sa vie pour conquérir ce repos maintenant odieux.

Un jour, peut-être, l'humanité, assagie et pacifiée, se souviendra de nos siècles de lutte et d'agitation. Alors les jeunes gens se plaindront de n'être pas nés dans un siècle plus troublé, de ne pouvoir dépenser leur force, de ne point trouver d'adversaires à combattre, d'obstacles à vaincre, d'aventures à courir. Les hommes perfectionnés de Bulwer porteront envie aux barbares que nous sommes. Ils se plaindront plus justement que Musset, d'être venus trop tard dans un monde trop vieux.

Si l'auteur de «la Race future» n'a pas mieux réussi que ses illustres devanciers à exciter notre enthousiasme en faveur de cet idéal qui ne reste séduisant que quand il reste vague, qui pâlit et s'efface dès qu'on veut l'enfermer en des contours précis, il a pourtant écrit un livre singulièrement intéressant, qui amuse l'imagination et qui fait penser. Il soulève, en passant, bien des questions; il pose bien des problèmes: s'il ne les résout pas toujours à notre gré, il nous donne du moins le plaisir de voyager rapidement à travers les idées, les systèmes, les théories de la morale. Ajoutons que, dans un temps où les Anglais paraissent

enclins à admirer presque exclusivement les triomphes de la force et les exploits de la conquête, on est heureux de voir passer dans notre langue un livre écrit par un illustre écrivain anglais, pour tracer et faire aimer l'image d'une civilisation fondée sur la justice, la paix et la fraternité.

RAOUL FRARY.

LA RACE FUTURE.

I

Je suis né à ***, dans les États-Unis d'Amérique. Mes aïeux avaient émigré d'Angleterre sous le règne de Charles II et mon grand-père se distingua dans la Guerre de l'Indépendance. Ma famille jouissait donc, par droit de naissance, d'une assez haute position sociale; comme elle était riche, ses membres étaient regardés comme indignes de toute fonction publique. Mon père se présenta une fois aux élections pour le Congrès: il fut battu d'une façon éclatante par son tailleur. Dès lors il se mêla peu de politique et vécut surtout dans sa bibliothèque. J'étais l'aîné de trois fils et je fus envoyé à l'âge de seize ans dans la mère patrie, pour compléter mon éducation littéraire et aussi pour commencer mon éducation commerciale dans une maison de Liverpool. Mon père mourut quelque temps après mon vingt et unième anniversaire; j'avais de la fortune et du goût pour les voyages et les aventures; je renonçai donc pendant quelques années à la poursuite du tout-puissant dollar, et je devins un voyageur errant sur la surface de la terre.

Dans l'année 18.., me trouvant à ***, je fus invité par un ingénieur, dont j'avais fait la connaissance, à visiter les profondeurs de la mine de ***, dans laquelle il était employé.

Le lecteur comprendra, avant la fin de ce récit, les raisons qui m'empêchent de désigner plus clairement ce district, et me remerciera sans nul doute de m'être abstenu de toute description

qui pourrait le faire reconnaître.

Permettez-moi donc de dire, le plus brièvement possible, que j'accompagnais l'ingénieur dans l'intérieur de la mine; je fus si étrangement fasciné par ses sombres merveilles, je pris tant d'intérêt aux explorations de mon ami, que je prolongeai mon séjour dans le voisinage, et descendis chaque jour dans la mine, pendant plusieurs semaine, sous les voûtes et les galeries creusées par l'art et par la nature dans les entrailles de la terre. L'ingénieur était persuadé qu'on trouverait de nouveaux filons bien plus riches dans un nouveau puits qu'il faisait creuser. En forant ce puits, nous arrivâmes un jour à un gouffre dont les parois étaient dentelées et calcinées comme si cet abîme eût été ouvert à quelque période éloignée par une éruption volcanique. Mon ami s'y fit descendre dans une cage, après avoir éprouvé l'atmosphère au moyen d'une lampe de sûreté. Il y demeura près d'une heure. Quand il remonta, il était excessivement pâle et son visage présentait une expression d'anxiété pensive, bien différente de sa physionomie ordinaire, qui était ouverte, joyeuse et hardie.

Il me dit en deux mots que la descente lui paraissait dangereuse et ne devait conduire à aucun résultat; puis, suspendant les travaux de ce puits, il m'emmena dans les autres parties de la mine.

Tout le reste du jour mon ami me parut préoccupé par une idée qui l'absorbait. Il se montrait taciturne, contre son habitude, et il y avait dans ses regards je ne sais quelle épouvante, comme

s'il avait vu un fantôme. Le soir, nous étions assis seuls dans l'appartement que nous occupions près de l'entrée de la mine, et je lui dis:—

—Dites-moi franchement ce que vous avez vu dans le gouffre. Je suis sûr que c'est quelque chose d'étrange et de terrible. Quoique ce soit, vous en êtes troublé. En pareil cas, deux têtes valent mieux qu'une. Confiez-vous à moi.

L'ingénieur essaya longtemps de se dérober à mes questions; mais, tout en causant, il avait recours au flacon d'eau-de-vie avec une fréquence tout à fait inaccoutumée, car c'était un homme très sobre, et peu à peu sa réserve cessa. Qui veut garder son secret devrait imiter les animaux et ne boire que de l'eau.

—Je vais tout vous dire,—s'écria-t-il enfin.—Quand la cage s'est arrêtée, je me suis trouvé sur une corniche de rocher; au-dessous de moi, le gouffre, prenant une direction oblique, s'enfonçait à une profondeur considérable, dont ma lampe ne pouvait pénétrer l'obscurité. Mais, à ma grande surprise, une lumière immobile et éclatante s'élevait du fond de l'abîme. Était-ce un volcan? J'en aurais certainement senti la chaleur. Pourtant il importait absolument à notre commune sécurité d'éclaircir ce doute. J'examinai les pentes du gouffre et me convainquis que je pouvais m'y hasarder, en me servant des anfractuosités et des crevasses du roc, du moins pendant un certain temps. Je quittai la cage et me mis à descendre. À mesure que je me rapprochais de la lumière, le gouffre s'élargissait, et je vis enfin, avec un étonnement que je ne puis vous décrire, une grande route

unie au fond du précipice, illuminée, aussi loin que l'œil pouvait s'étendre, par des lampes à gaz placées à des intervalles réguliers, comme dans les rues de nos grandes villes, et j'entendais au loin comme un murmure de voix humaines. Je sais parfaitement qu'il n'y a pas d'autres mineurs que nous dans ce district. Quelles étaient donc ces voix? Quelles mains humaines avaient pu niveler cette route et allumer ces lampes? La croyance superstitieuse, commune à presque tous les mineurs, que les entrailles de la terre sont habitées par des gnomes ou des démons commençait à s'emparer de moi. Je frissonnais à la pensée de descendre plus bas et de braver les habitants de cette vallée intérieure. Je n'aurais d'ailleurs pu le faire, sans cordes, car, de l'endroit où je me trouvais jusqu'au fond du gouffre, les parois du rocher étaient droites et lisses. Je revins sur mes pas avec quelque difficulté. C'est tout.

–Vous redescendrez?

–Je le devrais, et cependant je ne sais si j'oserai.

–Un compagnon fidèle abrège le voyage et double le courage. J'irai avec vous. Nous prendrons des cordes assez longues et assez fortes.... et.... excusez-moi.... mais vous avez assez bu ce soir. Il faut que nos pieds et nos mains soient fermes demain matin.

II

Le lendemain matin les nerfs de mon ami avaient repris leur équilibre et sa curiosité n'était pas moins excitée que la mienne. Peut-être l'était-elle plus: car il croyait évidemment ce qu'il m'avait raconté, et j'en doutais beaucoup; non pas qu'il fût capable de mentir de propos délibéré, mais je pensais qu'il s'était trouvé en proie à une de ces hallucinations, qui saisissent notre imagination ou notre système nerveux, dans les endroits solitaires et inaccoutumés, et pendant lesquelles nous donnons des formes au vide et des voix au silence.

Nous choisîmes six vieux mineurs pour surveiller notre descente; et, comme la cage ne contenait qu'une personne à la fois, l'ingénieur descendit le premier; quand il eut atteint la corniche sur laquelle il s'était arrêté la première fois, la cage remonta pour moi. Je l'eus bientôt rejoint. Nous nous étions pourvus d'un bon rouleau de corde.

La lumière frappa mes yeux comme elle avait, la veille, frappé ceux de mon ami. L'ouverture par laquelle elle nous arrivait s'inclinait diagonalement: cette clarté me paraissait une lumière atmosphérique, non pas comme celle que donne le feu, mais douce et argentée comme celle d'une étoile du nord. Quittant la cage, nous descendîmes, l'un après l'autre, assez facilement, grâce aux fentes des parois, jusqu'à l'endroit où mon ami s'était arrêté la veille; ce n'était qu'une saillie de roc juste

assez spacieuse pour nous permettre de nous y tenir de front. À partir de cet endroit le gouffre s'élargissait rapidement, comme un immense entonnoir, et je voyais distinctement, de là, la vallée, la route, les lampes que mon compagnon m'avait décrites. Il n'avait rien exagéré. J'entendais le bruit qu'il avait entendu: un murmure confus et indescriptible de voix, un sourd bruit de pas. En m'efforçant de voir plus loin, j'aperçus dans le lointain les contours d'un grand bâtiment. Ce ne pouvait être un roc naturel, il était trop symétrique, avec de grosses colonnes à la façon des Égyptiens, et le tout brillait comme éclairé à l'intérieur. J'avais sur moi une petite lorgnette de poche, et je pus, à l'aide de cet instrument, distinguer, près du bâtiment dont je viens de parler, deux formes qui me semblaient des formes humaines, mais je n'en étais pas sûr. Dans tous les cas, c'étaient des êtres vivants, car ils remuaient, et tous les deux disparurent à l'intérieur du bâtiment. Nous nous occupâmes alors d'attacher la corde que nous avons apportée au rocher sur lequel nous nous trouvions, à l'aide de crampons et de grappins, car nous nous étions munis de tous les instruments qui pouvaient nous être nécessaires.

Nous étions presque muets pendant ce temps. On eût dit à nous voir à l'œuvre que nous avons peur d'entendre nos voix. Ayant assujetti un bout de la corde de façon à le croire solidement fixé au roc, nous attachâmes une pierre à l'autre extrémité, et nous la fîmes glisser jusqu'au sol, qui se trouvait à environ cinquante pieds au-dessous. J'étais plus jeune et plus agile que mon compagnon, et comme dans mon enfance j'avais servi

sur un navire, cette façon de manœuvrer m'était plus familière. Je réclamai à demi-voix le droit de descendre le premier afin de pouvoir, une fois en bas, maintenir le câble et faciliter la descente de mon ami. J'arrivai sain et sauf au fond du gouffre, et l'ingénieur commença à descendre à son tour. Mais il n'avait pas parcouru dix pieds, que les nœuds, que nous avions crus si solides, cédèrent; ou plutôt le roc lui-même nous trahit et s'écroula sous le poids; mon malheureux ami fut précipité sur le sol et tomba à mes pieds, entraînant dans sa chute des fragments de rocher, dont l'un, heureusement assez petit, me frappa et me fit perdre connaissances. Quand je repris mes sens, je vis que mon compagnon n'était plus qu'une masse inerte et entièrement privée de vie. Au moment où je me penchais sur son cadavre, plein d'affliction et d'horreur j'entendis tout près de moi un son étrange tenant à la fois du hennissement et du sifflement; en me tournant d'instinct vers l'endroit d'où partait le bruit, je vis sortir d'une sombre fissure du rocher une tête énorme et terrible, les mâchoires ouvertes, et me regardant avec des yeux farouches, des yeux de spectre affamé: c'était la tête d'un monstrueux reptile, ressemblant au crocodile ou à l'alligator, mais beaucoup plus grand que toutes les créatures de ce genre que j'avais vues dans mes nombreux voyages. D'un bond je fus debout et me mis à fuir de toutes mes forces en descendant la vallée. Je m'arrêtai enfin, honteux de ma frayeur et de ma fuite et revins vers l'endroit où j'avais laissé le corps de mon ami. Il avait disparu; sans doute le monstre l'avait déjà entraîné dans son antre et dévoré. La corde

et les grappins étaient encore à l'endroit où ils étaient tombés, mais ils ne me donnaient aucune chance de retour: comment les rattacher en haut du rocher? Les parois étaient trop lisses et trop abruptes pour qu'un homme y pût grimper. J'étais seul dans ce monde étrange, dans les entrailles de la terre.

III

Lentement et avec précaution je m'en allai solitaire le long de la route éclairée par les lampes, vers le bâtiment que j'ai décrit. La route elle-même ressemblait aux grands passages des Alpes, traversant des montagnes rocheuses dont celle par laquelle j'étais descendu formait un chaînon. À ma gauche et bien au-dessous de moi, s'étendait une grande vallée, qui offrait à mes yeux étonnés des indices évidents de travail et de culture. Il y avait des champs couverts d'une végétation étrange, qui ne ressemblait en rien à ce que j'avais vu sur la terre; la couleur n'en était pas verte, mais plutôt d'un gris de plomb terne, ou d'un rouge doré.

Il y avait des lacs et des ruisseaux qui semblaient enfermés dans des rives artificielles; les uns étaient pleins d'eau claire, les autres brillaient comme des étangs de naphte. À ma droite, des ravins et des défilés s'ouvraient dans les rochers; ils étaient coupés de passages, évidemment dus au travail et bordés d'arbres ressemblant pour la plupart à des fougères gigantesques, au feuillage d'une délicatesse exquise et pareil à des plumes; leur tronc ressemblait à celui du palmier. D'autres avaient l'air de cannes à sucre, mais plus grands et portant de longues grappes de fleurs. D'autres encore avaient l'aspect d'énormes champignons, avec des troncs gros et courts, soutenant un large dôme, d'où pendaient ou s'élançaient de longues branches minces. Par devant, par derrière, à côté de moi, aussi loin que l'œil pouvait

atteindre, tout étincelait de lampes innombrables. Ce monde sans soleil était aussi brillant et aussi chaud qu'un paysage italien à midi, mais l'air était moins lourd et la chaleur plus douce. Les habitations n'y manquaient pas. Je pouvais distinguer à une certaine distance, soit sur le bord d'un lac ou d'un ruisseau, soit sur la pente des collines, nichés au milieu des arbres, des bâtiments qui devaient assurément être la demeure d'êtres humains. Je pouvais même apercevoir, quoique très loin, des formes qui paraissaient être des formes humaines s'agitant dans ce paysage. Au moment où je m'arrêtais pour regarder tout cela, je vis à ma droite, glissant rapidement dans l'air, une sorte de petit bateau, poussé par des voiles ayant la forme d'ailes. Il passa et bientôt disparut derrière les ombres d'une forêt. Au-dessus de moi il n'y avait pas de ciel, mais la voûte d'une grotte. Cette voûte s'élevait de plus en plus à mesure que le passage s'élargissait, elle finissait par devenir invisible au-dessus d'une atmosphère de nuages qui la séparait du sol.

En continuant ma route, je tressaillis tout à coup: d'un buisson qui ressemblait à un énorme amas d'herbes marines, mêlé d'espèces de fougères et de plantes à larges feuilles, comme l'aloès ou le cactus, s'élança un bizarre animal de la taille et à peu près de la forme d'un daim. Mais, comme après avoir bondi à quelques pas il se retourna pour me regarder attentivement, je m'aperçus qu'il ne ressemblait à aucune espèce de daim connue maintenant sur la terre, mais il me rappela aussitôt un modèle en plâtre, que j'avais vu dans un musée, d'une variété de l'élan

qu'on dit avoir existé avant le déluge. L'animal ne paraissait nullement farouche, car après m'avoir examiné un moment, il commença à paître sans trouble et sans crainte ce singulier herbage.

IV

Je me trouvais alors tout à fait en vue du bâtiment. Oui, il avait bien été élevé par des mains humaines et creusé en partie dans un grand rocher. J'aurais supposé au premier coup d'œil qu'il appartenait à la première période de l'architecture égyptienne. La façade était ornée de grosses colonnes, s'élevant sur des plinthes massives et surmontées de chapiteaux que je trouvai, en les examinant de plus près, plus ornés et plus gracieux que ne le comporte l'architecture égyptienne. De même que le chapiteau corinthien imite dans ses ornements la feuille d'acanthé, le chapiteau de ces colonnes imitait le feuillage de la végétation qui les entourait, comme des feuilles d'aloès ou des feuilles de fougères. À ce moment sortit du bâtiment un être... humain; était-ce bien un être humain? Debout sur la grande route, il regarda autour de lui, me vit et s'approcha. Il vint à quelques mètres de moi; sa vue, sa présence, me remplirent d'une terreur et d'un respect indescriptibles, et me clouèrent au sol. Il me rappelait les génies symboliques ou démons qu'on trouve sur les vases étrusques, ou que les peuples orientaux peignent sur leurs sépulcres: images qui ont les traits de la race humaine et qui appartiennent cependant à une autre race. Il était grand, non pas gigantesque, mais aussi grand qu'un homme peut l'être sans atteindre la taille des géants.

Son principal vêtement me parut consister en deux grandes

ailles, croisées sur la poitrine et tombant jusqu'aux genoux; le reste de son costume se composait d'une tunique et d'un pantalon d'une étoffe fibreuse et mince. Il portait sur la tête une sorte de tiare, parée de pierres précieuses, et tenait à la main droite une mince baguette d'un métal brillant, comme de l'acier poli. Mais c'était son visage qui me remplissait d'une terreur respectueuse. C'était bien le visage d'un homme, mais d'un type distinct de celui des races qui existent aujourd'hui sur la terre. Ce dont il se rapprochait le plus par les contours et l'expression, ce sont les sphinx sculptés, dont le visage est si régulier dans sa beauté calme, intelligente, mystérieuse. Son teint était d'une couleur particulière, plus rapproché de celui de la race rouge que d'aucune autre variété de notre espèce; il y avait cependant quelques différences: le ton en était plus doux et plus riche, les yeux étaient noirs, grands, profonds, brillants, et les sourcils dessinés presque en demi-cercle. Il n'avait point de barbe, mais je ne sais quoi dans tout son aspect, malgré le calme de l'expression et la beauté des traits, éveillait en moi cet instinct de péril que fait naître la vue d'un tigre ou d'un serpent. Je sentais que cette image humaine était douée de forces hostiles à l'homme. À mesure qu'il s'approchait, un frisson glacial me saisit, je tombai à genoux et couvris mon visage de mes deux mains.

V

Une voix s'adressa à moi, d'un ton doux et musical, dans une langue dont je ne compris pas un mot; cela servit pourtant à dissiper mes craintes. Je découvris mon visage et je regardai. L'étranger (j'ai de la peine à me décider à l'appeler un homme) m'examinait d'un regard qui semblait pénétrer jusqu'au fond de mon cœur. Il plaça alors sa main gauche sur mon front, et me toucha légèrement l'épaule avec la baguette qu'il tenait dans la main droite. L'effet de ce double contact fut magique. Ma terreur première fit place à une sensation de plaisir, de joie, de confiance en moi-même et en celui qui se trouvait devant moi. Je me levai et parlai dans ma propre langue. Il m'écouta avec une visible attention, mais ses regards dénotaient une légère surprise; il secoua la tête, comme pour me dire qu'il ne comprenait pas. Il me prit alors par la main et me conduisit en silence vers l'édifice. La porte était ouverte ou plutôt il n'y avait même pas de porte. Nous entrâmes dans une salle immense, des lampes y brillaient pareilles à celles de l'extérieur, mais elles répandaient ici une odeur balsamique. Le sol était pavé d'une mosaïque de grands blocs de métaux précieux et couvert en partie d'une espèce de natte. Une musique douce ondulait autour et au-dessus de nous; on eût dit qu'elle venait d'instruments invisibles et qu'elle appartenait naturellement à ce lieu, comme le murmure des eaux à un paysage montagneux, ou le chant des oiseaux aux bosquets

que pare le printemps.

Une figure, plus simplement habillée que celle de mon guide, mais dans le même genre, était debout, immobile près du seuil. Mon guide la toucha deux fois avec sa baguette, et elle se mit aussitôt en mouvement glissant rapidement et sans bruit et effleurant le sol. En la regardant avec attention je vis que ce n'était pas une forme vivante, mais un automate. Deux minutes environ après qu'il eut disparu à l'autre bout de la salle, par une ouverture sans porte, à demi cachée par des rideaux, s'avança par le même chemin un jeune garçon d'environ douze ans, dont les traits ressemblaient tant à ceux de mon guide, que je jugeai sans hésiter que c'était le père et le fils. À ma vue, l'enfant poussa un cri et leva une baguette pareille à celle de mon guide, comme pour me menacer; mais, sur un mot de son père, il la laissa retomber. Ils s'entretenaient alors un instant et, tout en parlant, m'examinaient. L'enfant toucha mes vêtements et me caressa le visage avec une curiosité évidente, en faisant entendre un son analogue au rire, mais avec une hilarité plus contenue que celle qu'exprime notre rire. Tout à coup la voûte de la chambre s'ouvrit et il en descendit une plate-forme qui me sembla construite sur le même principe que les ascenseurs dont on se sert dans les hôtels et dans les entrepôts pour monter d'un étage à l'autre.

L'étranger plaça l'enfant et lui-même sur la plate-forme et me fit signe de l'imiter; ce que je fis. Nous montâmes rapidement et sûrement, et nous nous arrê tâmes au milieu d'un corridor garni de portes à droite et à gauche.

Par une de ces portes, je fus conduit dans une chambre meublée avec une splendeur orientale; les murs étaient couverts d'une mosaïque de métaux et de pierres précieuses non taillées, les coussins et les divans abondaient; des ouvertures pareilles à des fenêtres, mais sans vitres, s'ouvraient jusqu'au plancher; en passant devant ces ouvertures, je vis qu'elles conduisaient à de larges balcons, qui dominaient le paysage illuminé. Dans des cages suspendues au plafond il y avait des oiseaux d'une forme étrange et au brillant plumage, qui se mirent à chanter en chœur; leur voix rappelait celle de nos bouvreuils. Des cassolettes d'or richement sculptées remplissaient l'air d'un parfum délicieux. Plusieurs automates, semblables à celui que j'avais vu, se tenaient immobiles et muets contre les murs. L'étranger me fit placer avec lui sur un divan et m'adressa de nouveau la parole; je lui répondis encore, mais sans arriver à le comprendre ou à me faire comprendre.

Je commençais alors à ressentir plus vivement que je ne l'avais fait d'abord l'effet du coup que m'avait porté l'éclat du rocher tombé sur moi.

Une sensation de faiblesse, accompagnée de douleurs aiguës et lancinantes dans la tête et dans le cou, s'empara de moi. Je tombai à la renverse sur mon siège, essayant en vain d'étouffer un gémissement. À ce moment, l'enfant, qui avait semblé me regarder avec déplaisir ou avec défiance, s'agenouilla à côté de moi pour me soutenir; il prit une de mes mains entre les siennes, approcha ses lèvres de mon front, en soufflant doucement. En

un instant, la douleur cessa; un calme languissant et délicieux s'empara de moi; je m'endormis.

Je ne sais pas combien de temps je restai ainsi, mais quand je m'éveillai, j'étais parfaitement rétabli. En ouvrant les yeux j'aperçus un groupe de formes silencieuses, assises autour de moi avec la gravité et la quiétude des Orientaux; toutes ressemblaient plus ou moins à mon guide; les mêmes ailes ployées, les mêmes vêtements, les mêmes visages de sphinx, avec les mêmes yeux noirs et le teint rouge; par-dessus tout le même type, race presque semblable à l'homme, mais plus grande, plus forte, d'un aspect plus imposant, et inspirant le même sentiment indéfinissable de terreur. Cependant leurs physionomies étaient douces et calmes, et même affectueuses dans leur expression. Chose étrange! il me semblait que c'était dans ce calme même et dans ce même air de bonté que résidait le secret de la terreur qu'ils inspiraient. Leurs visages ne présentaient pas plus ces rides et ces ombres que le souci, le chagrin, les passions et le péché impriment sur la face des hommes, que le visage des dieux de marbre de l'antiquité, ou qu'aux yeux du chrétien en deuil n'en montre le front paisible des morts.

Je sentis sur mon épaule la chaleur d'une main; c'était celle de l'enfant. Il y avait dans ses yeux une sorte de pitié, de tendresse, comme celle qu'on peut ressentir à la vue d'un oiseau ou d'un papillon blessés. Je me détournai à ce contact.... j'évitai ces yeux. Je sentais vaguement que, s'il l'avait voulu, l'enfant aurait pu me tuer aussi aisément qu'un homme tue une mouche ou un

papillon. L'enfant parut peiné de ma répugnance; il me quitta et alla se placer près d'une fenêtre. Les autres continuèrent à parler à voix basse et, à leurs regards, je pus m'apercevoir que j'étais l'objet de leur conversation. L'un d'eux, entre autres, semblait proposer avec insistance quelque chose sur mon compte à celui que j'avais d'abord rencontré et, par ses gestes, celui-ci semblait près d'acquiescer, quand l'enfant quitta tout à coup son poste près de la fenêtre, se plaça entre moi et les autres, comme pour me protéger, et parla rapidement et avec animation. Par une sorte d'intuition et d'instinct, je sentis que l'enfant que j'avais d'abord craint plaidait en ma faveur. Avant qu'il eût fini, un autre étranger entra dans la chambre. Il me parut plus âgé que les autres, mais non pas vieux; sa physionomie, moins calme et moins sereine que celle des autres, quoique les traits fussent aussi réguliers, me semblait plus rapprochée de celle de ma propre race. Il écouta tranquillement ce qui lui fut dit, d'abord par mon guide, ensuite par deux autres, et enfin par l'enfant; puis il se tourna et s'adressa à moi, non par des paroles, mais par des signes et des gestes. Je crus le comprendre, et je ne me trompai pas. Il me demandait d'où je venais. J'étendis le bras et montrai la route que j'avais suivie; tout à coup une idée me vint. Je tirai mon portefeuille et esquissai sur une des pages blanches un dessin grossier de la corniche de rocher, de la corde et de ma propre descente; puis je dessinai au-dessous le fond du gouffre, la tête du reptile, et la forme inanimée de mon ami. Je donnai cet hiéroglyphe primitif à celui qui m'interrogeait; après

l'avoir examiné gravement, il le donna à son plus proche voisin, et mon esquisse fit ainsi le tour du groupe. L'être que j'avais d'abord rencontré dit alors quelques mots, l'enfant s'approcha et regarda mon dessin, fit un signe de tête, comme pour dire qu'il en comprenait le sens et, retournant à la fenêtre, il étendit ses ailes, les secoua une ou deux fois, et se lança dans l'espace. Je bondis dans un mouvement de surprise et courus à la fenêtre. L'enfant était déjà dans l'air, supporté par ses ailes qu'il n'agitait pas, comme font les oiseaux; elles étaient élevées au-dessus de sa tête et semblaient le soutenir sans aucun effort de sa part. Son vol me paraissait aussi rapide que celui d'un aigle; je remarquai qu'il se dirigeait vers le roc d'où j'étais descendu et dont les contours se distinguaient dans la brillante atmosphère. Au bout de peu de minutes, il était de retour, entrant par l'ouverture d'où il était parti et jetant sur le sol la corde et les grappins que j'avais abandonnés dans ma descente. Quelques mois furent échangés à voix basse; un des êtres présents toucha un automate qui se mit aussitôt en mouvement et glissa hors de la chambre; alors le dernier venu, qui s'était adressé à moi par gestes, se leva, me prit par la main, et me conduisit dans le couloir. La plate-forme sur laquelle j'étais monté nous attendait; nous nous y plaçâmes et nous descendîmes dans la première salle où j'étais entré. Mon nouveau compagnon, me tenant toujours par la main, me conduisit dans une rue (si je puis l'appeler ainsi) qui s'étendait au delà de l'édifice, avec des bâtiments des deux côtés, séparés les uns des autres par des jardins tout brillants d'une

végétation richement colorée et de fleurs étranges. Au milieu de ces jardins, que divisaient des murs peu élevés, ou sur la route, un grand nombre d'autres êtres, semblables à ceux que j'avais déjà vus, se promenaient gravement. Quelques-uns des passants, dès qu'ils me virent, s'approchèrent de mon guide; et leurs voix, leurs gestes, leurs regards prouvaient qu'ils lui adressaient des questions sur mon compte. En peu d'instants une véritable foule nous entourait, m'examinant avec un vif intérêt comme si j'étais quelque rare animal sauvage. Même en satisfaisant leur curiosité, ils conservaient un maintien grave et courtois; et sur quelques mots de mon guide, qui semblait prier qu'on nous laissât libres, ils se retirèrent avec une majestueuse inclination de tête et reprirent leur route avec une tranquille indifférence. Au milieu de cette rue nous nous arrêtâmes devant un bâtiment qui différait de ceux que nous avons rencontrés jusque-là, en ce qu'il formait trois côtés d'une cour, aux angles de laquelle s'élevaient de hautes tours pyramidales; dans l'espace ouvert se trouvait une fontaine circulaire de dimensions colossales, lançant une gerbe éblouissante d'un liquide qui me parut être du feu. Nous entrâmes dans ce bâtiment par une ouverture sans porte, et nous nous trouvâmes dans une salle immense où il y avait plusieurs groupes d'enfants, tous employés, me sembla-t-il, à divers travaux, comme dans une grande manufacture. Dans le mur, une énorme machine était en mouvement avec ses roues et ses cylindres; elle ressemblait à nos machines à vapeur, si ce n'est qu'elle était ornée de pierres précieuses et de métaux et

qu'elle paraissait émettre une pâle atmosphère phosphorescente de lumière changeante. Beaucoup de ces enfants travaillaient à quelque besogne mystérieuse près de cette machine, les autres étaient assis devant des tables. Je ne pus rester assez longtemps pour examiner la nature de leurs travaux. On n'entendait pas une voix; pas un des jeunes visages ne se tourna vers nous. Ils étaient tous aussi tranquilles et aussi indifférents que pourraient l'être des spectres au milieu desquels passeraient inaperçues des formes vivantes.

En quittant cette salle, mon compagnon me conduisit dans une galerie garnie de panneaux richement peints; les couleurs étaient mélangées d'or d'une façon barbare, comme les peintures de Louis Cranach. Les sujets de ces tableaux me parurent rappeler les événements historiques de la race au milieu de laquelle je me trouvais. Dans tous il y avait des personnages, dont la plupart étaient semblables à ceux que j'avais déjà vus, mais non pas tous habillés de la même façon, ni tous pourvus d'ailes. Il y avait aussi des effigies de divers animaux et d'oiseaux qui m'étaient complètement inconnus; l'arrière-plan de ces tableaux représentait des paysages ou des édifices. Autant que me permettait d'en juger ma connaissance imparfaite de l'art de la peinture, ces tableaux me paraissaient d'un dessin très exact et d'un très riche coloris; mais les détails n'en étaient pas distribués d'après les règles de composition adoptées par nos artistes: on peut dire qu'ils manquaient d'unité; de sorte que l'effet était vague, confus, embarrassant; on eût dit les fragments

hétérogènes d'un rêve d'artiste.

Nous entrâmes alors dans une chambre de dimension moyenne, dans laquelle était assemblée, comme je l'appris plus tard, la famille de mon guide; tous étaient assis autour d'une table garnie comme pour le repas. Les formes qui y étaient groupées étaient la femme de mon guide, sa fille et ses deux fils. Je reconnus aussitôt la différence entre les deux sexes, bien que les deux femmes fussent plus grandes et plus fortes que les hommes, et leurs physionomies, peut-être encore plus symétriques de lignes et de contours, n'avaient ni la douceur, ni la timidité d'expression qui donne tant de charmes à la physionomie des femmes qu'on voit là-haut sur la terre. La femme n'avait pas d'ailes, la fille avait des ailes plus longues que celle des hommes.

Mon guide prononça quelques mots, et toutes les personnes assises se levèrent et, avec cette douceur particulière de regards et de manières que j'avais déjà remarquée et qui est vraiment l'attribut commun de cette race formidable, elles me saluèrent à leur façon, c'est-à-dire en posant légèrement la main droite sur la tête et en prononçant un monosyllabe sifflant et doux:—Si.... Si, qui équivaut à:—Soyez le bienvenu.

La maîtresse de la maison me fit asseoir alors auprès d'elle et remplit une assiette d'or placée devant moi des mets contenus dans un plat.

Pendant que je mangeais (et quoique les mets me fussent étrangers, je m'étonnais encore plus de leur délicatesse que de leur saveur nouvelle pour moi), mes compagnons causaient

tranquillement et, autant que je pouvais le deviner, en évitant par politesse toute allusion directe à ma personne, ainsi que tout examen importun de mon extérieur. Cependant j'étais la première créature qu'ils eussent encore vue qui appartînt à notre variété terrestre de l'espèce humaine, et ils me regardaient, par conséquent, comme un phénomène curieux et anormal. Mais toute grossièreté est inconnue à ce peuple, et l'on enseigne aux plus jeunes enfants à mépriser toute démonstration véhémement d'émotion. Quand le repas fut terminé, mon guide me prit de nouveau par la main et, rentrant dans la galerie, il toucha une plaque métallique couverte de caractères bizarres et que je pensai avec raison devoir être du genre de nos télégraphes électriques. Une plate-forme descendit, mais cette fois elle remonta beaucoup plus haut que dans le premier édifice où j'étais entré, et nous nous trouvâmes dans une chambre de dimension médiocre et dont le caractère général se rapprochait de celui qui est familier aux habitants du monde supérieur. Contre le mur étaient placés des rayons qui me parurent contenir des livres, et je ne me trompais pas: beaucoup d'entre eux étaient petits comme nos in-12 diamant, ils étaient faits comme nos livres et reliés dans de jolies plaques de métal. Çà et là étaient dispersées des pièces curieuses de mécanique; des modèles sans doute, comme on peut en voir dans le cabinet de quelque mécanicien de profession. Quatre automates (ces pièces de mécanique remplacent chez ce peuple nos domestiques) étaient immobiles comme des fantômes aux quatre angles de la chambre. Dans un enfoncement se

trouvait une couche basse, un lit garni de coussins. Une fenêtre, dont les rideaux, faits d'une sorte de tissu, étaient tirés de côté, ouvrait sur un grand balcon. Mon hôte s'avança sur ce balcon; je l'y suivis. Nous étions à l'étage le plus élevé d'une des pyramides angulaires; le coup d'œil était d'une beauté solennelle et sauvage impossible à décrire. Les vastes chaînes de rochers abrupts qui formaient l'arrière-plan, les vallées intermédiaires avec leurs mystérieux herbages multicolores, l'éclat des eaux, dont beaucoup ressemblaient à des ruisseaux de flammes rosées, la clarté sereine répandue sur cet ensemble par des myriades de lampes, tout cela formait un spectacle dont aucune parole ne peut rendre l'effet; il était splendide dans sa sombre majesté, terrible et pourtant délicieux.

Mais mon attention fut bientôt distraite de ce paysage souterrain. Tout à coup s'éleva, comme venant de la rue au-dessous de nous, le fracas d'une joyeuse musique; puis une forme ailée s'élança dans les airs; une autre se mit à sa poursuite, puis une autre, puis une autre, jusqu'à ce qu'elles formassent une foule épaisse et innombrable. Mais comment décrire la grâce fantastique de ces formes dans leurs mouvements onduleux? Elles paraissaient se livrer à une sorte de jeu ou d'amusement, tantôt se formant en escadrons opposés, tantôt se dispersant; puis chaque groupe se mettait à la suite de l'autre, montant, descendant, se croisant, se séparant; et tout cela en suivant la mesure de la musique qu'on entendait en bas: on eût dit la danse des Péris de la fable.

Je regardai mon hôte d'un air de fiévreux étonnement. Je m'aventurai à poser ma main sur les grandes ailes croisées sur sa poitrine et, en le faisant, je sentis passer en moi un léger choc électrique. Je me reculai avec terreur; mon hôte sourit, et, comme pour satisfaire poliment ma curiosité, il étendit lentement ses ailes. Je remarquai que ses vêtements se gonflaient à proportion, comme une vessie qu'on remplit d'air. Les bras parurent se glisser dans les ailes et, au bout d'un instant, il se lança dans l'atmosphère lumineuse et se mit à planer, immobile, les ailes étendues comme un aigle qui se baigne dans les rayons du soleil. Puis il plongea, avec la même rapidité qu'un aigle, dans un des groupes inférieurs, volant au milieu des autres et remontant avec la même rapidité. Là-dessus trois formes, dans l'une desquelles je crus reconnaître celle de la fille de mon hôte, se détachèrent du groupe et le suivirent, comme les oiseaux se poursuivent en jouant dans les airs. Mes yeux, éblouis par la lumière et par les mouvements de la foule, cessèrent de distinguer les évolutions de ces joueurs ailés, jusqu'au moment où mon hôte se sépara de la multitude et vint se poser à côté de moi.

L'étrangeté de tout ce que j'avais vu commençait à agir sur mes sens; mon esprit même commençait à s'égarer. Quoique peu porté à la superstition, quoique je n'eusse pas cru jusqu'alors que l'homme pût entrer en communication matérielle avec les démons, je fus saisi de cette terreur et de cette agitation violente qui persuadaient dans le moyen âge au voyageur solitaire qu'il assistait à un sabbat de diables et de sorcières. Je me souviens

vaguement que j'essayai, par des gestes véhéments, des formules d'exorcisme et des mots incohérents, prononcés à haute voix, de repousser mon hôte complaisant et poli; je me souviens de ses doux efforts pour me calmer et m'apaiser, de la sagacité avec laquelle il devina que ma terreur et ma surprise venaient de la différence de forme et de mouvement entre nous; différence que le déploiement de ses ailes avait rendue plus visible; de l'aimable sourire avec lequel il chercha à dissiper mes alarmes en laissant tomber ses ailes sur le sol, pour me montrer que ce n'était qu'une invention mécanique. Cette soudaine transformation ne fit qu'augmenter mon effroi, et comme l'extrême terreur se fait souvent jour par l'extrême témérité, je lui sautai à la gorge comme une bête sauvage. En un instant je fus jeté à terre comme par une commotion électrique, et les dernières images qui flottent devant mon souvenir, avant que je ne perdisse tout à fait connaissance, furent la forme de mon hôte agenouillé près de moi, une main appuyée sur mon front, et la belle figure calme de sa fille, avec ses grands yeux profonds, insondables, fixés attentivement sur les miens.

VI

Je demeurai dans cet état inconscient pendant plusieurs jours, et même pendant plusieurs semaines, selon notre manière de mesurer le temps. Quand je revins à moi, j'étais dans une chambre étrange, mon hôte et toute sa famille étaient réunis autour de moi et, à mon extrême étonnement, la fille de mon hôte m'adressa la parole dans ma langue maternelle, avec un léger accent étranger.

—Comment vous trouvez-vous?—me demanda-t-elle.

Je fus quelques minutes avant de pouvoir surmonter ma surprise et dire:—

—Vous savez ma langue?... Comment?... Qui êtes-vous?...

Mon hôte sourit et fit signe à l'un de ses fils qui prit alors sur la table un certain nombre de feuilles minces de métal sur lesquelles étaient tracés différents dessins: une maison, un arbre, un oiseau, un homme, etc.

Dans ces dessins, je reconnus ma manière. Sous chaque figure était écrit son nom dans ma langue et de ma main; et au-dessous, dans une autre écriture, un mot que je ne pouvais pas lire.

—C'est ainsi que nous avons commencé,—me dit mon hôte,—et ma fille Zee, qui appartient au Collège des Sages, a été votre professeur et le nôtre.

Zee plaça alors devant moi d'autres feuilles sur lesquelles étaient écrits de ma main, d'abord des mots, puis des phrases.

Sous chaque mot et chaque phrase se trouvaient des caractères étranges tracés par une autre main. Je compris peu à peu, en rassemblant mes idées, qu'on avait ainsi créé un grossier dictionnaire. L'avait-on fait pendant que je dormais?

—En voilà assez,—dit Zee d'un ton d'autorité.—Reposez-vous et mangez.

VII

On m'assigna une chambre dans ce vaste édifice. Elle était meublée d'une façon charmante et fantastique, mais sans cette magnificence de pierres et de métaux précieux, qui ornait les appartements plus publics. Les murs étaient tendus de nattes diverses, faites avec les tiges et les fibres des plantes, et le parquet était couvert de la même façon.

Le lit n'avait pas de rideaux. Ses supports en fer reposaient sur des boules de cristal. Les couvertures étaient d'une matière fine et blanche, qui ressemblait au coton. Plusieurs tablettes portaient des livres. Un enfoncement, fermé par des rideaux, communiquait avec une volière remplie d'oiseaux chanteurs, dans lesquels je ne reconnus pas une seule des espèces que j'avais vues sur la terre, si ce n'est une jolie espèce de tourterelles, différant cependant des nôtres en ce qu'elle avait sur la tête une huppe de plumes bleuâtres. On avait appris à tous ces oiseaux à chanter des airs réguliers, et ils dépassaient de beaucoup nos bouvreuils savants, qui ne peuvent guère aller au delà de deux morceaux et ne peuvent pas, je crois, chanter en partie. On aurait pu se croire à l'Opéra quand on écoutait les concerts de cette volière. C'étaient des duos, des trios, des quatuors et des chœurs, tous notés et arrangés comme dans nos morceaux de musique. Si je voulais faire taire les oiseaux, je n'avais qu'à tirer un rideau sur la volière, et leur chant cessait dès qu'ils se trouvaient dans

l'obscurité. Une autre ouverture servait de fenêtre, sans vitre, mais si l'on touchait un ressort, un volet s'élevait du plancher; il était formé d'une substance moins transparente que le verre, assez cependant pour laisser passer le regard. À cette fenêtre était attaché un balcon, ou plutôt un jardin suspendu, où se trouvaient des plantes gracieuses et des fleurs brillantes. L'appartement et ses dépendances avaient donc un caractère étrange dans ses détails, et pourtant dans son ensemble il rappelait les habitudes de notre luxe moderne; il eût excité l'admiration si on l'avait trouvé attaché à la demeure d'une duchesse anglaise ou au cabinet de travail d'un auteur français à la mode. Avant mon arrivée, c'était la chambre de Zee; elle me l'avait gracieusement cédée.

Quelques heures après le réveil dont j'ai parlé dans le chapitre précédent, j'étais étendu seul sur ma couche, essayant de fixer mes pensées et mes conjectures sur la nature du peuple au milieu duquel je me trouvais, lorsque mon hôte et sa fille Zee entrèrent dans ma chambre. Mon hôte, parlant toujours ma langue, me demanda, avec beaucoup de politesse, s'il me serait agréable de causer ou si je préférerais rester seul. Je répondis que je serais très honoré et très charmé de cette occasion d'exprimer ma gratitude pour l'hospitalité et les politesses dont on me comblait dans un pays où j'étais étranger, et d'en apprendre assez sur les mœurs et les coutumes pour ne pas risquer d'offenser mes hôtes par mon ignorance.

En parlant, je m'étais naturellement levé; mais Zee, à ma grande confusion, m'ordonna gracieusement de me recoucher, et

il y avait dans sa voix et dans ses yeux, quelque doux qu'ils fussent d'ailleurs, quelque chose qui me força d'obéir. Elle s'assit alors sans façon au pied de mon lit, tandis que son père prenait place sur un divan à quelques pas de nous.

—Mais de quelle partie du monde venez-vous donc?—me demanda mon hôte,—que nous nous semblons réciproquement si étranges? J'ai vu des spécimens de presque toutes les races qui diffèrent de la nôtre, à l'exception des sauvages primitifs qui habitent les portions les plus désolées et les plus éloignées de notre monde, ne connaissant d'autre lumière que celle des feux volcaniques et se contentant d'errer à tâtons dans l'obscurité, comme font beaucoup d'êtres qui rampent, qui se traînent, ou même qui volent. Mais, à coup sûr, vous ne pouvez faire partie d'une de ces tribus barbares, et, d'un autre côté, vous ne paraissez appartenir à aucun peuple civilisé.

Je me sentis quelque peu piqué de cette dernière observation et je répondis que j'avais l'honneur d'appartenir à une des nations les plus civilisées de la terre; et que, quant à la lumière, tout en admirant le génie et la magnificence avec lesquels mon hôte et ses concitoyens avaient réussi à illuminer leurs régions impénétrables au soleil, je ne pouvais cependant comprendre qu'après avoir vu les globes célestes, on pût comparer à leur éclat les lumières artificielles inventées pour les besoins des hommes. Mais mon hôte disait qu'il avait vu des spécimens de la plupart des races différentes de la sienne, à l'exception des malheureux barbares dont il m'avait parlé. Était-il donc possible qu'il ne fût

jamais venu à la surface de la terre, ou ne parlait-il que de races enfouies dans les entrailles du globe?

Mon hôte garda quelque temps le silence; sa physionomie montrait un degré de surprise que les gens de cette race manifestent rarement dans les circonstances même les plus extraordinaires. Mais Zee montra plus de sagacité.

—Tu vois bien, mon père,—s'écria-t-elle,—qu'il y a de la vérité dans les vieilles traditions; il y a toujours de la vérité dans toutes les traditions qui ont cours en tout temps et chez toutes les tribus.

—Zee,—dit mon hôte avec douceur,—tu appartiens au Collège des Sages et tu dois être plus savante que je ne le suis; mais comme Directeur du Conseil de la Conservation des Lumières, il est de mon devoir de ne rien croire que sur le témoignage de mes propres sens.

Alors, se tournant vers moi, il m'adressa plusieurs questions sur la surface de la terre et sur les corps célestes; quelque soin que je prisse de lui répondre de mon mieux, je ne parus ni le satisfaire ni le convaincre. Il secoua tranquillement la tête et, changeant un peu brusquement de sujet, il me demanda comment, de ce qu'il se plaisait à appeler un monde, j'étais descendu dans un autre monde. Je répondis que sous la surface de la terre il y avait des mines contenant des minéraux ou métaux nécessaires à nos besoins et à nos progrès dans les arts et l'industrie; je lui expliquai alors brièvement comment, en explorant une de ces mines, mon malheureux ami et moi avions aperçu de loin les régions dans lesquelles nous étions descendus et comment notre tentative lui

avait coûté la vie. Je donnai comme témoins de ma véracité la corde et les grappins que l'enfant avait rapportés dans l'édifice où j'avais d'abord été reçu.

Mon hôte se mit alors à me questionner sur les habitudes et les mœurs des races de la surface de la terre, surtout de celles que je regardais comme les plus avancées dans cette civilisation qu'il définissait volontiers: «l'art de répandre dans une communauté le tranquille bonheur qui est l'apanage d'une famille vertueuse et bien réglée.» Naturellement désireux de représenter sous les couleurs les plus favorables le monde d'où je venais, je passai légèrement, quoique avec indulgence, sur les institutions antiques et déjà en décadence de l'Europe, afin de m'étendre sur la grandeur présente et la prééminence future de cette glorieuse République Américaine, dans laquelle l'Europe cherche, non sans jalousie, un modèle et devant laquelle elle tremble en prévoyant son destin. Choisisant comme exemple de la vie sociale aux États-Unis la ville où le progrès marche avec le plus de rapidité, je me lançai dans une description animée des mœurs de New-York. Mortifié de voir, à la physionomie de mes auditeurs, que je ne produisais pas l'impression favorable à laquelle je m'attendais, je m'élevai plus haut; j'insistai sur l'excellence des institutions démocratiques, sur la manière dont elles faisaient régner un tranquille bonheur par le gouvernement d'un parti, et sur la façon dont elles répandaient ce bonheur dans les masses en préférant, pour l'exercice du pouvoir et l'acquisition des honneurs, les citoyens les plus infimes sous le rapport

de la fortune, de l'éducation et du caractère. Je me souvins heureusement de la péroraison d'un discours sur l'influence purifiante de la démocratie américaine et sur sa propagation future dans le monde entier; discours prononcé par un certain sénateur éloquent (pour le vote sénatorial duquel une compagnie de chemin de fer, à laquelle appartenaient mes deux frères, venait de payer 20,000 dollars), et je terminai en répétant ses brillantes prédictions sur l'avenir magnifique qui souriait à l'humanité, quand le drapeau de la liberté flotterait sur tout un continent, alors que deux cents millions de citoyens intelligents, habitués dès l'enfance à l'usage quotidien du revolver, appliqueraient à l'Univers épouvanté les doctrines du patriote Monroë.

Quand j'eus fini, mon hôte secoua doucement la tête et tomba dans une rêverie profonde, en faisant signe à sa fille et à moi de rester silencieux pendant qu'il réfléchissait. Au bout d'un certain temps, il dit d'un ton sérieux et solennel:

—Si vous pensez, comme vous le dites, que, quoique étranger, vous avez été bien traité par moi et les miens, je vous adjure de ne rien révéler de votre monde à aucun de mes concitoyens, à moins que, après réflexion, je ne vous permette de le faire. Consentez-vous à cette demande?

—Je vous donne ma parole de me conformer à vos désirs,—dis-je un peu surpris.

Et j'étendis ma main droite pour saisir la sienne. Mais il plaça doucement ma main sur son front et sa main droite sur ma poitrine, ce qui est, pour cette race, une manière de s'engager

pour toute espèce de promesse ou d'obligation verbale. Puis, se tournant vers sa fille, il dit:—

—Et toi, Zee, tu ne répéteras à personne ce que l'étranger a dit, ou pourra dire, soit à toi, soit à moi, d'un monde autre que celui où nous vivons.

Zee se leva et baisa son père sur les tempes, en disant avec un sourire:—

—La langue d'une Gy est légère, mais l'amour peut la lier. Et, mon père, si tu crains qu'un mot de toi ou de moi puisse exposer l'État au danger, par le désir d'explorer un monde inconnu, une vague du *vril*, convenablement arrangée, n'effacera-t-elle pas de notre mémoire ce que l'étranger nous a dit?

—Qu'est-ce que le *vril*?—demandai-je.

Là-dessus Zee commença une explication dont je compris fort peu de chose, car il n'y a dans aucune langue que je connaisse aucun mot qui soit synonyme de *vril*. Je l'appellerais électricité, si ce n'est qu'il embrasse dans ses branches nombreuses d'autres forces de la nature, auxquelles, dans nos nomenclatures scientifiques, on assigne différents noms, tels que magnétisme, galvanisme, etc. Ces peuples croient avoir trouvé dans le *vril* l'unité des agents naturels, unité que beaucoup de philosophes terrestres ont soupçonnée et dont Faraday parle sous le nom plus réservé de corrélation.

«Je suis depuis longtemps d'avis,» dit cet illustre expérimentateur, «et mon opinion est devenue presque une conviction commune, je crois, à beaucoup d'autres amis des

sciences naturelles, que les formes variées sous lesquelles les forces de la matière nous sont manifestées ont une commune origine; ou, en d'autres termes, qu'elles sont en corrélation directe et dans une dépendance mutuelle, de sorte qu'elles sont pour ainsi dire convertibles les unes dans les autres, et que leur action peut être ramenée à une commune mesure, à un équivalent commun.»

Les philosophes souterrains affirment que par l'effet du vril, que Faraday appellerait peut-être le magnétisme atmosphérique, ils ont une influence sur les variations de la température, ou, en langage vulgaire, sur le temps; que par d'autres effets, voisins de ceux qu'on attribue au mesmérisme, à l'électro-biologie, à la force odique, etc., mais appliqués scientifiquement par des conducteurs de vril, ils peuvent exercer sur les esprits et les corps animaux ou végétaux un pouvoir qui dépasse tous les contes fantastiques de nos rêveurs. Ils donnent à tous ces effets le nom commun de vril. Zee me demanda si, dans mon monde, on ne savait pas que toutes les facultés de l'esprit peuvent être surexcitées à un point dont on n'a pas l'idée pendant la veille, au moyen de l'extase ou vision, pendant laquelle les pensées d'un cerveau peuvent être transmises à un autre et les connaissances s'échanger ainsi rapidement. Je répondis qu'on racontait parmi nous des histoires relatives à ces extases ou visions, que j'en avais beaucoup entendu parler et que j'avais vu quelque chose de la façon dont on les produisait artificiellement, par exemple, dans la clairvoyance magnétique; mais que ces expériences étaient tombées dans l'oubli ou dans le mépris, en partie à

cause des impostures grossières auxquelles elles donnaient lieu, en partie, parce que, même quand les effets sur certaines constitutions anormales se produisaient sans charlatanisme, cependant lorsqu'on les examinait de près et qu'on les analysait, les résultats en étaient peu satisfaisants; qu'on ne pouvait s'y appuyer pour établir un système de connaissances vraies, ou s'en servir dans un but pratique; de plus, que ces expériences étaient dangereuses pour les personnes crédules par les superstitions qu'elles tendaient à faire naître. Zee écouta ma réponse avec une attention pleine de bonté et me dit que des exemples semblables de tromperie et de crédulité avaient été fréquents dans leurs expériences scientifiques, quand la science était encore dans l'enfance, alors qu'on redoutait les propriétés du vril, mais qu'elle réservait une discussion plus approfondie de ce sujet pour le moment où je serais plus en état d'y prendre part. Elle se contenta d'ajouter que c'était par le moyen du vril, tandis que j'avais été mis en extase, qu'on m'avait enseigné les rudiments de leur langue; et que son père et elle, qui, seuls de la famille, s'étaient donné la peine de surveiller l'expérience, avaient acquis ainsi une connaissance plus grande de ma langue, que moi de la leur; d'abord parce que ma langue était beaucoup plus simple que la leur et comprenait bien moins d'idées complexes; et ensuite parce que leur organisation était, grâce à une culture héréditaire, beaucoup plus souple que la mienne et plus capable d'acquérir promptement des connaissances. Dans mon for intérieur, je doutai de cette dernière assertion; car ayant eu au cours d'une

vie très active l'occasion d'aiguiser mon esprit, soit chez moi, soit dans mes voyages, je ne pouvais admettre que mon système cérébral fût plus lent que celui de gens qui avaient passé toute leur vie à la clarté des lampes. Pendant que je faisais cette réflexion, Zee dirigea tranquillement son index vers mon front et m'endormit.

VIII

En m'éveillant, je vis à côté de mon lit l'enfant qui avait apporté la corde et les grappins dans l'édifice où l'on m'avait fait entrer d'abord, et qui, comme je l'appris plus tard, était la résidence du magistrat principal de la tribu. L'enfant, dont le nom était Taë, prononcez Tar-ēē, était le fils aîné du magistrat. Je m'aperçus que pendant mon dernier sommeil, ou plutôt ma dernière extase, j'avais fait plus de progrès dans la langue du pays et que je pouvais causer avec une facilité relative.

Cet enfant était singulièrement beau, même pour la belle race à laquelle il appartenait; il avait l'air très viril pour son âge, et l'expression de sa physionomie était plus vive et plus énergique que celle que j'avais remarquée sur les figures sereines et calmes des hommes. Il m'apportait les tablettes sur lesquelles j'avais dessiné ma descente et où j'avais aussi esquissé la tête du monstre qui m'avait fait quitter le cadavre de mon ami. En me montrant cette portion du dessin, Taë m'adressa quelques questions sur la taille et la forme du monstre, et sur la caverne ou gouffre dont il était sorti. L'intérêt qu'il prenait à mes réponses semblait assez sérieux pour le détourner quelque temps de toute curiosité sur ma personne et mes antécédents. Mais à mon grand embarras, car je me souvenais de la parole donnée à mon hôte, il me demanda d'où je venais. À cet instant même, Zee entra heureusement et entendit sa question.

—Taë,—lui dit-elle,—donne à notre hôte tous les renseignements qu'il te demandera, mais ne lui en demande aucun en retour. Lui demander qui il est, d'où il vient, ou pourquoi il est ici, serait manquer à la loi que mon père a établie pour cette maison.

—C'est bien,—dit Taë, posant sa main sur son cœur.

À partir de ce moment, cet enfant, avec lequel je me liai très intimement, ne m'adressa jamais une seule des questions ainsi interdites.

IX

Plus tard seulement, après des extases répétées, mon esprit devint plus capable d'échanger des idées avec mes hôtes et de comprendre plus complètement des différences de mœurs ou de coutumes qui m'avaient d'abord trop étonné pour que ma raison pût les saisir; alors seulement je pus recueillir les détails suivants sur l'origine et l'histoire de cette population souterraine, qui forme une partie d'une grande famille de nations appelée les Ana.

Suivant les traditions les plus anciennes, les ancêtres de cette race avaient habité un monde situé au-dessus de celui qu'habitaient leurs descendants. Ceux-ci conservaient encore dans leurs archives des légendes relatives à ce monde supérieur et où l'on parlait d'une voûte où les lampes n'étaient allumées par aucune main humaine. Mais ces légendes étaient regardées par la plupart des commentateurs comme des fables allégoriques. Suivant ces traditions, la terre elle-même, à la date où elles remontaient, n'était pas dans son enfance mais dans les douleurs et le travail d'une période de transition et sujette à de violentes révolutions de la nature. Par une de ces révolutions, la portion du monde supérieur habitée par les ancêtres de cette race avait été soumise à de grandes inondations, non pas subites, mais graduelles et irrésistibles; quelques individus seulement échappèrent à la destruction. Est-ce là un soutenir de notre

Déluge historique et sacré ou d'aucun autre des cataclysmes antérieurs au Déluge et sur lesquels les géologues discutent de nos jours? Je ne sais, mais si l'on rapproche la chronologie de ce peuple de celle de Newton, on voit que la catastrophe dont il parle aurait dû arriver plusieurs milliers d'années avant Noé. D'autre part, l'opinion de ces écrivains souterrains ne s'accorde pas avec celle qui est la plus répandue parmi les géologues sérieux, en ce qu'elle suppose l'existence d'une race humaine sur la terre à une date bien antérieure à l'époque où les géologues placent la formation des mammifères. Quelques membres de la race infortunée, ainsi envahie par le Déluge, avaient, pendant la marche progressive des eaux, cherché un refuge dans des cavernes situées sur les plus hautes montagnes et, en errant dans ces profondeurs, ils perdirent pour toujours le ciel de vue. Toute la face de la terre avait été changée par cette grande révolution; la terre était devenue mer et la mer était devenue terre. On m'apprit comme un fait incontestable que, même maintenant, dans les entrailles de la terre on pouvait trouver des restes d'habitations humaines; non pas des huttes ou des antres, mais de vastes cités dont les ruines attestent la civilisation des races qui florissaient avant le temps de Noé; ces races ne doivent donc pas être mises au rang de celles que l'histoire naturelle caractérise par l'usage du silex et l'ignorance du fer.

Les fugitifs avaient emporté avec eux la connaissance des arts qu'ils exerçaient sur la terre, la tradition de leur culture et de leur civilisation. Leur premier besoin dut être de remplacer la

lumière qu'ils avaient perdue; et à aucune époque, même dans la période préhistorique, les races souterraines, dont faisait partie la tribu où je vivais, ne paraissent avoir été étrangères à l'art de se procurer de la lumière au moyen des gaz, du manganèse, ou du pétrole. Ils s'étaient habitués dans le monde supérieur à lutter contre les forces de la nature, et la longue bataille qu'ils avaient soutenue contre leur vainqueur, l'Océan, dont l'invasion avait mis des siècles à s'accomplir, les avait rendus habiles à dompter les eaux par des digues et des canaux. C'est à cette habileté qu'ils durent leur salut dans leur nouveau séjour.

—Pendant plusieurs générations,—me dit mon hôte avec une sorte de mépris et d'horreur,—nos ancêtres dégradèrent leur nature et abrégèrent leur vie en mangeant la chair des animaux, dont plusieurs espèces avaient, à leur exemple, échappé au Déluge, en cherchant un refuge dans les profondeurs de la terre; d'autres animaux, qu'on suppose inconnus au monde supérieur, étaient une production de ces régions souterraines.

À l'époque où ce que nous appellerons l'âge historique se dégageait du crépuscule de la tradition, les Ana étaient déjà établis en différents États et avaient atteint un degré de civilisation analogue à celui dont jouissent en ce moment sur la terre les peuples les plus avancés. Ils connaissaient presque toutes nos inventions modernes, y compris l'emploi de la vapeur et du gaz. Les différents peuples étaient séparés par des rivalités violentes. Ils avaient des riches et des pauvres; ils avaient des orateurs et des conquérants; ils se faisaient la guerre

pour une province ou pour une idée. Quoique les divers États reconnussent diverses formes de gouvernement, les institutions libres commençaient à avoir la prépondérance; les assemblées populaires avaient plus de puissance; la république exista bientôt partout; la démocratie, que les politiques européens les plus éclairés regardent devant eux comme le terme extrême du progrès politique et qui domine encore parmi les autres tribus du monde souterrain, considérées comme barbares, n'a laissé aux Ana supérieurs, comme ceux chez lesquels je me trouvais, que le souvenir d'un des tâtonnements les plus grossiers et les plus ignorants de l'enfance de la politique. C'était l'âge de l'envie et de la haine, des perpétuelles révolutions sociales plus ou moins violentes, des luttes entre les classes, et des guerres d'État à État. Cette phase dura cependant quelques siècles, et fut terminée, au moins chez les populations les plus nobles et les plus intelligentes, par la découverte graduelle des pouvoirs latents enfermés dans ce fluide qui pénètre partout et qu'ils désignaient sous le nom de vril.

D'après ce que me dit Zee qui, en qualité de savant professeur du Collège des Sages, avait étudié ces matières avec plus de soin qu'aucun autre membre de la famille de mon hôte, on peut produire et discipliner ce fluide de façon à s'en servir comme d'un agent tout-puissant sur toutes les formes de la matière animée et inanimée. Il détruit comme la foudre; appliqué d'autre façon, il donne à la vie plus de plénitude et de vigueur; il guérit et préserve; c'est surtout de ce fluide que l'on se sert pour guérir les

maladies, ou plutôt pour aider l'organisation physique à recouvrer l'équilibre des forces naturelles, et par conséquent à se guérir elle-même. Par ce fluide on se fraye des chemins en fendant les substances les plus dures, on ouvre des vallées à la culture au milieu des rocs de ces déserts souterrains. C'est de ce fluide que ces peuples extraient la lumière de leurs lampes; ils la trouvent plus régulière, plus douce et plus saine que la lumière produite par les autres matières inflammables dont ils se servaient jusque-là.

Mais la politique surtout fut transformée par la découverte de la terrible puissance du vril et des moyens de l'employer. Dès que les effets en furent mieux connus et plus habilement mis en œuvre, toute guerre cessa entre les peuples qui avaient découvert le vril, car ils avaient porté l'art de la destruction à un degré de perfection qui annulait toute supériorité de nombre, de discipline et de talent militaire. Le feu renfermé dans le creux d'une baguette maniée par un enfant pouvait abattre la forteresse la plus redoutable, ou sillonner d'un trait de flamme, du front à l'arrière-garde, une armée rangée en bataille. Si deux armées en venaient aux mains possédant le secret de ce fluide terrible, elles devaient s'anéantir réciproquement. L'âge de la guerre était donc fini, et quand la guerre eut disparu, une révolution non moins profonde ne tarda pas à se produire dans les relations sociales. L'homme se trouva si complètement à la merci de l'homme, chacun d'eux pouvant en un instant tuer son adversaire, que toute idée de gouvernement par la force disparut peu à peu du

système politique et de la loi. Ce n'est que par la force que de grandes communautés, dispersées sur de vastes espaces, peuvent être maintenues dans l'unité; mais ni la nécessité de la défense, ni l'orgueil des conquêtes ne firent plus désirer à un État de l'emporter sur un autre par sa population.

Ceux qui avaient découvert le vril arrivèrent ainsi, au bout de quelques générations, à se partager en communautés moins considérables. La tribu au milieu de laquelle je me trouvais était limitée à douze mille familles. Chaque tribu occupait un territoire suffisant à tous ses besoins, et à des périodes déterminées le surplus de la population émigrant pour aller chercher un domaine nouveau. Il ne paraissait pas nécessaire de faire choisir arbitrairement ces émigrants; il y avait toujours un assez grand nombre d'émigrants volontaires.

Ces États subdivisés, peu importants à ne considérer que leur territoire ou leur population, appartenaient tous à une seule et grande famille. Ils parlaient la même langue, sauf quelques légères différences de dialecte. Le mariage était permis de tribu à tribu; les lois et les coutumes les plus importantes étaient les mêmes; la connaissance du vril et l'emploi des forces qu'il renfermait formaient entre tous ces peuples un lien si important que le mot A-vril était pour eux synonyme de civilisation; et Vrilya, c'est-à-dire *les Nations Civilisées*, était le terme commun par lequel les tribus qui se servaient du vril se distinguaient des familles d'Ana encore plongées dans la barbarie.

Le gouvernement de la tribu des Vrilya, dont je m'occupe

ici, était en apparence très compliqué, en réalité très simple. Il était fondé sur un principe reconnu en théorie, quoique peu appliqué dans la pratique sur notre terre, c'est que l'objet de tout système philosophique est d'atteindre l'unité et de s'élever à travers le dédale des faits à la simplicité d'une cause première ou principe premier. Ainsi, en politique, les écrivains républicains eux-mêmes conviennent qu'une autocratie bienfaisante assurerait la meilleure des administrations, si on pouvait en garantir la durée, ou prendre des précautions contre l'abus graduel des pouvoirs qu'on lui accorde. Cette singulière communauté élisait donc un seul magistrat suprême appelé Tur; il était nominalement investi du pouvoir pour la vie; mais on pouvait rarement le détourner de s'en démettre aux approches de la vieillesse. Il n'y avait rien du reste dans cette société qui pût porter un de ses membres à convoiter les soucis de cette charge. Aucun honneur, aucun insigne d'un rang plus élevé n'étaient accordés au magistrat suprême que ne distinguait point la supériorité de son revenu ou de sa résidence. En revanche, les devoirs qu'il avait à remplir étaient singulièrement légers et faciles, et n'exigeaient pas un degré extraordinaire d'énergie ou d'intelligence. Point de guerre à craindre, pas d'armée à entretenir: le gouvernement ne pouvant s'appuyer sur la force, il n'y avait pas de police à payer et à diriger. Ce que nous appelons crime était absolument inconnu aux Vrîl-ya, et il n'existait pas de cour de justice criminelle. Les rares exemples de différends civils étaient confiés à l'arbitrage d'amis choisis par les deux parties, ou jugés par le Conseil des

Sages que je décrirai plus loin. Il n'y avait pas d'hommes de loi de profession; et l'on peut dire que leurs lois n'étaient que des conventions à l'amiable, car il n'existait pas de pouvoir en état de contraindre un délinquant qui portait dans une baguette le moyen d'anéantir ses juges. Il y avait des règles et des coutumes auxquelles le peuple, depuis plusieurs siècles, s'était tacitement habitué à obéir; ou si, par hasard, un individu trouvait trop dur de s'y soumettre, il quittait la communauté et allait s'établir ailleurs. Enfin on s'était insensiblement soumis à une sorte de convention analogue à celle qui régit nos familles privées, où nous disons en quelque sorte à tout membre parvenu à l'indépendance que donne la virilité: «Reste ou va-t-en, suivant que nos habitudes ou les règles que nous avons établies te conviennent ou te déplaisent.» Mais quoiqu'il n'y eût pas de lois dans le sens précis que nous donnons à ce mot, il n'y a pas dans le monde supérieur une race plus observatrice de la loi que les Vrilya. L'obéissance à la règle adoptée par la communauté est devenue un instinct aussi puissant que ceux de la nature. Le chef de chaque famille établit pour la conduite de sa famille une règle qu'aucun de ses membres ne songe à violer ou à éluder. Ils ont un proverbe dont l'énergie perd beaucoup dans cette paraphrase: «Pas de bonheur sans ordre, pas d'ordre sans autorité, pas d'autorité sans unité.» La douceur de tout gouvernement civil ou domestique chez eux se reconnaît bien à l'expression habituelle dont ils usent pour désigner ce qui est illégal ou défendu: «On est prié de ne pas faire telle ou telle chose.» La pauvreté chez les Ana est aussi inconnue que

le crime; non pas que la propriété soit en commun, ou qu'ils soient tous égaux par l'étendue de leurs possessions, ou par la grandeur et le luxe de leurs habitations; mais comme il n'y a aucune différence de rang ou de position entre les divers degrés de richesse ou les diverses professions, chacun fait ce qui lui convient sans inspirer ni ressentir d'envie. Les uns préfèrent un genre de vie plus modeste, les autres un genre de vie plus brillant; chacun se rend heureux à sa manière. Grâce à cette absence de toute compétition et aux limites fixées pour la population, il est difficile qu'une famille tombe dans la misère; il n'y a pas de spéculations hasardeuses, pas de rivalités et de luttes pour la conquête de la fortune ou d'un rang plus élevé. Sans doute, chaque fois qu'un établissement a été fondé, une portion égale a été attribuée à tous les colons; mais les uns, plus entreprenants que les autres, avaient étendu leurs possessions aux dépens du désert qui les entourait, ou avaient augmenté la fertilité de leurs champs, ou s'étaient engagés dans le commerce. Ainsi, les uns étaient nécessairement devenus plus riches que les autres, mais nul n'était absolument pauvre, nul n'avait de privations à subir. À la rigueur, ils avaient toujours la ressource d'émigrer, ou de s'adresser sans honte et avec la certitude d'être écoutés à de plus riches qu'eux; car tous les membres de la communauté se regardaient comme des frères ne formant qu'une famille unie par l'affection. J'aurai, dans la suite de mon récit, l'occasion de revenir sur ce sujet.

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.